

**Extraits de *Le Dernier des Six, un paysan bernois en Suisse romande, 1925-2002*,
Werner Baumgartner**

p. 9 « Mon père aimait toujours me voir près de lui. Il m'apprit, déjà bien avant d'aller à l'école, à amouiller les vaches en leur nettoyant les tétines. [...] Pendant que les génisses mangeaient, il y avait toujours du temps de libre. Mon père mettait alors une botte de paille dans l'allée où nous pouvions nous asseoir dessus et c'est là qu'il me racontait des histoires sur le bétail et leur comportement, si on savait comprendre les bêtes et les flatter quand l'occasion se présentait. C'est là aussi qu'il m'apprit à chanter et plus tard même à jouer aux cartes. Des beaux moments que nous passions ensemble. Cette liaison fut inoubliable et constructive. »

p. 15 « Trois jours avant notre départ [du canton de Berne], mes frères Hans et Ernst sont partis avec cinq chevaux cette fois, avec les gros chars à pont, roues en fer bien entendu, le tout sur chemin gravelé. Cette fois en trois jours, en faisant deux campements. Chargés de meubles, d'ustensiles et de tout ce qui devait être sur place en arrivant à destination. Le bétail, bien ensonnaillé, fut chargé en gare de Zollikofen, ainsi qu'un wagon chargé avec tout ce qui restait en dernière minute. [...] L'organisation pour les premiers jours était pénible et malgré tout, tout le monde était content d'avoir un chez-soi et non plus un chez-les-autres. »

p. 18 « Le changement de canton et de région m'a apporté d'autres difficultés, cette fois plutôt vestimentaires. Je devais porter, comme c'était encore l'habitude en Suisse allemande, des culottes trois-quarts, c'est-à-dire à mi-mollet. Or ici tous les copains portaient des culottes courtes, en dessus des genoux. Bien sûr, je voulais paraître comme les copains, mais ma mère s'y refusa. Il semblait qu'on n'avait pas d'argent pour m'acheter des culottes courtes et moi j'en voulais. Comment faire ? Il y avait dans les champs du rampon sauvage. [...] J'allais faire du porte-à-porte pour vendre ma marchandise et, de ce fait, j'ai même réussi à faire une clientèle pour les légumes de ma mère, mais aussi pour mes lapins, les pigeons et même les champignons si j'en trouvais. Par le produit de ces ventes, je me suis acheté des culottes courtes. Comme mes clientes aimaient assez me voir venir, j'ai continué mon petit commerce. »

p. 24 « Donc, au printemps 1930, j'entrais comme apprenti dans le commerce de mon oncle. Ce commerce très varié comprenait un commerce de denrées coloniales en gros et était de ce fait le fournisseur de tous les magasins villageois de l'Oberemmental. [...] J'ai beaucoup appris à Langnau. Déjà, à aborder son prochain avec tact et gentillesse. J'ai appris à compter avec des centimes et souvent avec des fractions de centimes. À savoir réfléchir vite et encore plus vite, à se décider pour une occasion qui se présente. À ne pas se morfondre pour un coup raté, mais à en tirer une bonne leçon. »

p. 48 « Alors que je me sentais diminué, presque anéanti par l'échec avec mon frère, puis cette maladie qui durait, je me suis dit : Tu n'es pas encore foutu, tu viens de l'entendre, alors crois pour croître. »

p. 64 « Il n'y a plus de faux, même pas de faucheuse à chevaux, tout est remplacé par des gros engins de tracteurs et d'outillage en conséquence. Plus personne ne crache dans les mains, deux fois le quart d'heure, pour tenir le manche de son outil. C'est fini

tout ça. Maintenant, il faut être mécanicien ou presque magicien pour suivre toute cette évolution. Il n'y a plus d'alternative. Il faut la suivre ou crever. »